

INTRODUCTION

Le corps en débat

La situation est complexe, voire paradoxale. On note une réaction vigoureuse à l'égard d'un certain mépris pour le corps, jugé partie inférieure et négligeable de l'être humain, mépris qui a une longue histoire. Après la domination d'un dualisme séparant âme ou esprit du corps, l'âme/esprit représentant l'élément essentiel et supérieur, dualisme présent chez des penseurs grecs (Platon, *sôma = sêma : corps = tombeau*) et repris, dit-on, dans le christianisme, on assiste à une survalorisation du corps. Elle inspire un fort courant de la modernité, manifeste entre autres dans des médias omniprésents. Les soins du corps, ses performances, le souci de sa santé occupent les esprits : on le modifie si possible, on l'améliore, on le maquille. Curieusement, on refuse la dichotomie de l'âme et du corps, mais on assiste en même temps à une explosion de quêtes « spirituelles », qu'on cherche à satisfaire auprès de religions anciennes ou nouvelles, de sagesses variées, de formules ésotériques, comme si la raison, la science, l'abondance matérielle ne pouvaient satisfaire les

besoins de l'homme. Le débat est ouvert. On ne peut oublier que si le corps donne lieu à une forme d'idolâtrie, il est aussi maltraité. Il n'est même pas nécessaire de faire mention de ces extrémités, hélas fort nombreuses, que sont les tortures physiques autant que morales infligées à des malheureux dans un grand nombre de pays; on le constate, les corps sont partout malmenés, de différentes façons, et ceci en dépit de l'effort remarquable de la médecine pour les soulager. Ils sont soumis à toutes sortes d'excès et de comportements à risques (alcool, drogue, efforts démesurés des sportifs, sexualité débridée, etc.). Une menace nouvelle est repérée : une certaine « liquidation du corps » dans la cyberculture. David Le Breton la décrit ainsi : « Le corps est surnuméraire pour certains courants de la cyberculture appelant de leurs vœux l'émergence prochaine d'une humanité (que certains appellent déjà une posthumanité) enfin parvenue à se défaire de toutes ses entraves dont la plus cuisante serait ce fardeau d'un corps désormais anachronique, fossile. » Le cyberspace accueille la multitude des fantasmes autour des identités possibles sans les soumettre à l'épreuve du réel¹.

Le christianisme a été dénoncé comme entretenant une sorte de ressentiment à l'égard du corps, non seulement en mettant l'accent sur l'âme comme la partie de l'être humain qui compte véritablement, mais aussi en établissant un rapport entre corps et péché. Nous verrons ce qu'on peut penser de ce lien. Pour le monde non chrétien,

1. D. LE BRETON, « Le corps surnuméraire », dans P. GISEL, éd., *Le corps, lieu de ce qui nous arrive. Approches anthropologiques, philosophiques, théologiques*, Lieux théologiques 38, Genève, Labor et Fides, 2008, p. 244-245.

la notion de péché étant largement renvoyée dans un passé enténébré, la place est libre pour un intérêt pour le corps dégagé de toute crainte. Pierre Gisel le relève : « De nos jours, ce vieux mythe du corps du péché... est remplacé par une mythologie du corps *glorieux* qui est totalement bon, source de toutes les énergies et de la créativité, au point que seule l'expérience corporelle garde un niveau suffisant d'authenticité². » On veut disposer pleinement de son corps, un corps qu'on entretient et qu'on soigne (bodybuilding et autres techniques). En même temps, on ne peut ignorer une certaine banalisation du corps. On l'étale sur tous les écrans, dans toutes les postures et toutes les aventures, on envisage de le cloner ou de le modifier (chirurgies plastiques en tous genres). La nudité ne fait plus peur, sauf pour les intégrismes et leurs voiles. La technique nous annonce le jour proche où ce qui est défaillant dans le corps pourra être réparé. Un article récent de la revue *Time* (25 février 2013) nous présente Rex. Rex est un robot qui voit, qui marche, qui pompe un sang artificiel, etc. Il ne lui manque quasiment que la vie. C'est, dit-on, « l'homme bionique » mis au point par la science la plus avancée. L'intérêt de ce produit remarquable de l'intelligence humaine est que les membres deviennent autant de prothèses déjà disponibles. On affirme qu'on est proche du moment où la technologie pourra remplacer dans le corps humain tout organe défectueux. Cette perspective, réjouissante pour des malades et des handicapés, ne manque pas de soulever des questions éthiques, comme le reconnaît l'article de *Time*, par exemple celle-ci : que

2. P. GISEL, « Ouverture », *Le corps, lieu de ce qui nous arrive*, p. 11.

faire si un membre fourni par la technique s'avère être supérieur en qualité et en efficacité au membre naturel?

On ne peut négliger les situations où le corps pose de redoutables questions à l'individu, telles qu'il peut en arriver à une sorte de refus. Quand survient l'épreuve de la douleur imposée par une longue maladie, l'infirmité, la laideur, il est difficile d'accepter son corps, et c'est là qu'il est précieux de se rappeler que la personne n'est pas seulement ce corps souffrant.

En fait la question demeure : qu'est-ce que le corps? Mais aussi et surtout : qu'est-ce que l'homme?

Impossible de s'engager dans un débat philosophique et scientifique sur des questions d'une pareille dimension. Encore peut-on avancer quelques remarques générales avant d'aborder le sujet en perspective biblique.

Le corps reste à bien des égards une énigme. « Les travaux anthropologiques aussi bien que les études historiques [...] ont décrit l'extrême variabilité, selon les sociétés, des conceptions du corps, de son traitement social, de sa relation avec autrui et avec le monde³. » Il s'impose pourtant avec une évidence totale. C'est le lieu où j'existe, l'espace où je deviens ce que je suis, le lieu concret de mon existence temporelle. Le corps est le mode de ma présence au monde, le lieu du déroulement d'une histoire qui m'est personnelle, de l'aventure d'un être qui veut être reconnu (on a avancé la belle formule « nous sommes accueillis dans un corps »). Le corps ne peut être vu dans sa simple matérialité, réduit à des éléments

3. N. SINDZINGRE, « Corps » (A. Données anthropologiques), *Encyclopædia Universalis*, vol. 6, Paris, 2008, p. 871-873 (citation p. 871).

physico-chimiques, à un ensemble de molécules : il est porteur d'inscriptions symboliques. Il y a un imaginaire du corps. Il est un organisme, de l'anatomie, des fonctions, mais il est doublé d'un imaginaire; il est l'instrument utilisé par plusieurs systèmes de signes. La fonctionnalité du corps est dépassée par tout un ensemble de perceptions, de sentiments, d'images. La main n'est pas seulement un organe qui avec les doigts permet de toucher, de saisir. Elle ouvre un vaste champ sémantique, chargé de notions telles que l'action, la maîtrise, la rencontre amicale avec autrui, etc. Le langage populaire est riche en formules : « prendre son pied », « tourner sa langue sept fois dans sa bouche », « les bras m'en tombent », etc.

Le corps vivant s'ouvre à l'esprit, capable de pensée et de parole, et il peut habiter humainement le monde. On oppose volontiers aujourd'hui l'anthropologie dualiste de la ligne platonicienne à une conception « holiste » qui refuse toute distinction et séparation entre âme et corps : on ne pourrait parler que globalement de l'individu. On ressasse la formule mise en valeur par Gabriel Marcel : l'homme n'a pas un corps; il est un corps. Le monisme ou holisme est matérialiste chez certains : en ramenant tout à la matière (l'idée apparaît déjà chez des philosophes grecs), comme l'ont voulu certains scientifiques depuis le XVIII^e siècle, l'unité est assurée. Ce matérialisme est particulièrement vigoureux aujourd'hui avec les travaux sur le cerveau montrant que les états de conscience dépendent de celui-ci : il est au départ de nos émotions, de nos pensées, du langage et de nos actions, ce qui paraît exclure tout élément distinct. L'article « corps » de l'*Encyclopædia*

Universalis (1996) n'hésite pas à conclure que le projet d'étude scientifique et la distinction *sôma/psuchè*, corps/âme, donnent lieu à un véritable contentieux philosophique à l'issue incertaine.

Au XX^e siècle s'est développée chez des théologiens l'idée que la Bible était, elle aussi et contrairement à une lecture superficielle, fondamentalement moniste. Le vocabulaire biblique est revu pour arriver à la conclusion que les désignations de l'homme, corps, chair, âme ou esprit, le visent toujours comme une totalité. On peut admettre, dit-on, au plus, des angles ou des modes différents sous lesquels il peut être considéré. Pour ne pas être acculé à un matérialisme radical et sans revenir au dualisme traditionnel, des auteurs chrétiens ont consenti un courageux effort pour aborder ces questions difficiles. P. Gisel cisèle des formules : « Bien compris, le corps est, on le verra, institué par l'esprit et en appel de l'esprit. [...] Les réalités de l'esprit se donnent et se nouent aux prises avec le corps, *via* le corps et à même le corps⁴. » S'identifier à son image corporelle, tel Narcisse rendu prisonnier de lui-même par le reflet que lui renvoie les eaux, c'est s'enfermer, tout en ne saisissant que la surface de l'être. L'homme ne peut se contenter de son apparaître : il veut être reconnu comme une personne. Les rencontres avec les autres l'établissent comme tel, qu'il en prenne l'initiative ou qu'il en soit l'objet. Il dépend de l'image et du regard d'autrui. Le corps se découvre comme identique aux autres, de la même « espèce », et en même temps différent. L'âme, ou esprit, qui porte toutes les capacités et les activités men-

4. P. GISEL, *Corps et esprit. Les mystères de l'incarnation et de la résurrection*, Entrée libre, Genève, Labor et Fides, 1992, p. 10.

tales, doit être reconnue. L'ouvrage récent *L'âme et le cerveau* s'attaque à cette grave question⁵. Deux solutions y sont examinées. D'un côté le « physicalisme non réductionniste (*nonreductive physicalism*) », représenté en particulier par N. Murphy, pour qui l'homme est un organisme physique complexe susceptible de capacités morales et spirituelles. De l'autre côté, « le dualisme holiste » de J.W. Cooper dans son livre *Body, Soul, and Life Everlasting*, qui ne veut pas sacrifier l'unité de la personne, mais constate, en particulier à la lumière du motif biblique de « l'état intermédiaire », l'existence de deux « parties ». Lydia Jaeger conclut dans la synthèse qu'elle offre : « Prédomine la conviction que ni la tendance plus ancienne à durcir la dualité en dualisme, ni la tendance plus récente à absolutiser l'unité en monisme, ne font justice à l'équilibre des données bibliques⁶. » Il y a une indiscutable dichotomie dans l'unité de la personne et on ne peut éviter de s'intéresser tantôt au « psychique » tantôt au « somatique », même si les rapports entre les deux sont à la fois indéniables et difficiles à formuler.

5. L. JAEGER, sous dir., *L'âme et le cerveau. L'enjeu des neurosciences, La Foi en Dialogue*, Vaux-sur-Seine/Charols, Édifac/Excelsis, 2009.

6. L. JAEGER, « Synthèse », *L'âme et le cerveau*, p. 218.